

**Riyad
Beïdas**

Un nouvel éclat

Riyad Beïdas est né en 1960 à Shefa 'Amr, en Galilée. Après des études universitaires à Haïfa, il devient journaliste dans divers journaux arabes de Paris et de Londres notamment. Il a publié une dizaine de romans et recueils de nouvelles dont certaines ont été traduites en français, « Le fossé » (*Le Serpent à plumes*, 1995), « Comme un hurlement de chien blessé (*Alfil/Levant*, 1994), « Un endroit où poser les pieds » (*Gulliver*, 1991), « Le livre de la guerre » (*Revue d'études palestiniennes*, 1990).

Traduit de l'arabe par Stéphanie Dujols.

Cette nuit-là, il est rentré tard. Il se tient devant la porte de sa maison, indécis et vacillant ; c'est à peine s'il tient sur ses jambes. Le froid lui ronge les os et son haleine forme des bouffées de buée. Il respire tout doucement, de peur qu'en s'élevant, son souffle n'aille réveiller sa femme, qui à cette heure est peut-être plongée dans un profond sommeil. A l'idée qu'elle pourrait être en train de dormir, il se sent un peu soulagé du poids qui est logé dans sa poitrine. Il pousse un grand soupir, en espérant que sa femme en soit effectivement à son septième rêve, ferme les yeux et imagine le bon sommeil qui l'attend, savoureux comme le goût d'une pomme. Il se lèche les lèvres comme s'il en avait mangé une ou s'était étendu pour s'endormir comme une souche. Un léger sourire vient chasser les plis d'anxiété qui tout à l'heure creusaient son visage. Il s'apprête à tourner la clef dans la serrure, mais quelque chose d'involontaire a arrêté son geste. Ses doigts tremblent un peu ; cela l'agace : qu'est-ce qu'il a à trembler comme ça, est-ce qu'il la craint à ce point ? Il tente de chasser cette idée de son

cerveau, en vain. Il essuie son gros crâne qui s'empêtre dans des pensées creuses et infécondes, se démène comme un diable pour les écarter et cultiver rien qu'une seule pensée qui se tienne. Mais rien, ce matin-là il est vide et embrouillé comme il ne l'a jamais été. Alors un sentiment douloureux l'envahit : il a passé sa vie avec elle – l'intimité d'une vie –, et voilà maintenant qu'il découvre qu'il la craint... Il l'aime, il la respecte – sa mine s'assombrit – non, il la respecte, c'est tout. Et il marmonne : « Après tant d'années, ce n'est plus de l'amour, ce n'est que du respect. » Peu après il se reprend, et ses traits se décrispent. Il lui arrive quelquefois, lorsque ses sentiments se mettent au diapason, de se laisser entraîner par un amour intense. Puis les choses reprennent leur cours habituel – respect, intimité, entente mutuelle. Alors, après tout ce que l'on a vécu – de rose et de moins rose –, à quoi rime cette situation ? A-t-il enfreint cette nuit une loi essentielle qui, depuis toujours, régissait leur couple ? Il s'étonne : et après tout, pourquoi ne pas l'enfreindre, cette loi ? Avec un large sourire, il se dit qu'en ce monde, toute loi peut être transgressée ou contournée en cas de nécessité. Il voudrait se trouver de bonnes raisons de rentrer chez lui la tête haute, plutôt que dans cet état d'hésitation et d'humilité. En même temps, il est conscient qu'il est pris entre deux sentiments tout à fait contradictoires : d'une part il a eu tort de rentrer tard ce soir-là, d'autre part il peut arriver à tout le monde de rentrer tard une fois de temps en temps – « rentrer tard, pas passer la nuit dehors comme je viens de le faire », se reproche-t-il avec une réelle sincérité. Et puis, au fond de lui, il lui vient une appréhension : « Premièrement je ne sais pas mentir, ensuite je ne l'ai jamais fait. » Et son retard n'est pas dû à quelque impératif, mais à une agréable soirée entre amis. Pour parfaire le tout, il n'est rentré qu'au petit matin : sa femme doit être folle d'angoisse, et si ses paupières ont trouvé le sommeil, c'est qu'elle est tombée de fatigue le nez dans l'oreiller. Il aurait au moins pu téléphoner, mais il s'est oublié... Et pourquoi pas ? A son âge, est-ce qu'on n'a pas le droit de s'oublier à cause d'une soirée ? D'ailleurs on a aussi le droit de quitter la maison pour de bon et de s'en aller sans laisser de traces. Non, là il exagère. Il se renfrogne : « Je ne suis même pas fait pour ce genre de soirées, je ne pourrais jamais rester plusieurs jours de suite loin de chez moi, j'ai besoin de mon foyer autant qu'il a besoin de moi. Mais il peut arriver que je m'attarde dehors ou que survienne un imprévu, un changement de dernière minute... » Tournant ses paumes vers le ciel, il se dit que la vie est pleine de surprises, certaines agréables, d'autres désagréables, et il manque de s'esclaffer devant l'évidence de sa remarque. Puis il pousse la réflexion jusqu'à se rappeler que la nécessité justifie les interdits. D'ailleurs, quel interdit a-t-il bravé ce soir ? Il est allé à une soirée, et alors ? Il n'y a rien de mal à cela. Soudain, une lueur se fait dans son esprit : cette soirée, qui éventuellement pourrait constituer un interdit, n'a de toute façon pas eu lieu par *nécessité*. Et puis, il aurait au moins pu prévenir sa femme la veille, ou lui téléphoner. Bon sang, il a fallu que tout cela se fasse à l'improviste... Le genre de choses qui vous arrive deux ou trois fois dans votre vie... Personne n'est infallible, n'est-ce pas ? Une très grave maladresse – il va jusqu'à parler d'erreur – a été commise ce soir, mais il se console en se disant que dans l'existence, l'univers, le monde entier, tout est sujet à l'erreur. Là, il reprend ses esprits : « Jusqu'où vais-je aller comme ça ? Une maladresse, une erreur ? Faut-il donc que je passe toute mon existence entre le travail et la maison, que je m'engourdisse dans une vie austère et abrutissante ? En somme, je n'ai pas le droit de sortir une fois en soirée, de prendre un verre d'arak avec des collègues, de plaisanter avec eux... Pas le droit de sourire à une de mes collègues, de la taquiner un peu et de m'aérer la tête. Mais pourquoi se priverait-on de tous ces petits plaisirs qui nous redonnent de l'entrain ?

Qu'y a-t-il de mal à cela ? Siham est quelqu'un de très sympathique, elle a de l'humour, elle aime bien rire et s'amuser, et en plus elle apprécie mes blagues, alors qu'à chaque fois que j'en raconte une à ma femme, elle me lance qu'elle a l'air de sortir des archives – et elle rigole de son commentaire, pas de ma blague. Il ne s'agit pas de casser du sucre sur le dos de ma femme, qui est une gentille maîtresse de maison, pondérée et réservée, une femme tout à fait comme il faut, mais tout de même, il est important de s'amuser. Avec moi, Siham rit au quart de tour, pour un rien parfois. Dès qu'elle me voit, qu'on se dit bonjour, elle sourit, puis se met à rire. Est-ce qu'il s'agit d'une trahison ? Hochant la tête de droite à gauche, il commente : « Je ne vois pas ce qui m'empêche de voir Siham, de passer de temps à autre une soirée avec elle, de bavarder, de plaisanter avec elle, puis de rentrer à la maison un peu grisé et émoussillé. Je ne peux pas raconter tout ça à ma femme, naturellement. Si je lui en parlais, si même seulement elle avait l'ombre d'un soupçon à ce sujet, j'aurais droit à un drame. Autrement dit, sans même cette rigolote de Siham, je suis cuit, tout ça parce que je me suis attardé à une malheureuse soirée. » Un coup d'œil à sa montre, ses yeux s'arrondissent : cinq heures du matin ! « Me voilà frais... Ma femme ne va pas tarder à se lever, alors que moi, j'ai bien envie d'un petit somme. Non, je ne veux pas dormir, tout ce que je veux, c'est me sortir de ce pétrin. » Pour un peu il s'énerverait, enfoncerait la porte d'un coup de pied et ferait son entrée comme un fanfaron. Finalement il se maîtrise, ferme les yeux, puis les rouvre, plusieurs fois de suite, comme pour effacer de son esprit toutes les pensées qui pourraient lui échapper et provoquer le grand cataclysme. Il aime sa femme, il ne veut pas la blesser, elle ne mérite pas ça... Maintenant que ses idées s'embrument, il lui faut reconnaître qu'il n'a pas l'habitude de sortir et de faire la noce. Quand il rentre du travail, il aime lui aussi pantoufler à la maison, jouer avec les enfants, bavarder un peu, regarder la télévision, puis aller se coucher. Il sursaute : supposons que sa douce et gentille femme lui propose de sortir tous les soirs jusqu'à point d'heure et lui interdise carrément de rentrer avant l'aube – il a les jambes qui flageolent –, est-ce qu'il le supporterait ? Sûrement pas... Au bout d'un mois, moins d'un mois même, il serait dégoûté de vivre. Il en viendrait à supplier sa femme de le laisser en paix, de lui épargner cette existence infernale. Et si elle s'entêtait à vouloir lui faire passer ses nuits dehors, cela se finirait par des scènes terribles... Les yeux dans le vague, il prend un air grave et triste. « Il n'est pas pensable que je passe mes nuits dehors. La maison est si douce, si agréable. » Un soupir d'ironie lui échappe : pourquoi ne s'est-il jamais fait cette réflexion auparavant ? Et s'il en faisait part à sa femme, histoire de plaisanter... Il se met à rire d'un petit ricanement sourd et fluet qui sent la soirée, les femmes et le tabac, un ricanement qui ne réveille personne. Il frotte ses paupières empesées en se disant que ça n'est peut-être pas le moment de faire part à sa femme de sa réflexion. « Mais si elle tire la tête en me voyant rentrer, je lui dirai que même si elle me faisait la grâce de me suggérer de sortir tous les soirs, je refuserais... » En voulant bomber le torse, il perd l'équilibre et manque de s'affaler, mais à la dernière seconde il se redresse en se rattrapant à la rampe. Alors il reprend en murmurant, comme s'il s'adressait vraiment à sa femme : « J'aime ma maison, exactement comme toi, tu le sais très bien. Propose-moi de faire ça, tu verras comment je réagirai... C'est inadmissible ! Cette maison est ma forteresse, et les Anglais sont des fumiers... » Il rit. Cela le détend un peu de penser à ça. Mais on ne dirait pas que ça l'aide à tourner tranquillement la clef dans la serrure et à rentrer comme si de rien n'était. Pire, plus il réfléchit, moins les choses s'arrangent. Il aurait presque envie de s'asseoir sur les escaliers, s'il ne trouvait pas navrant d'en arriver là. « M'asseoir sur les escaliers en

attendant la délivrance ? Mais de qui ? De ma femme, qui me comprend et que je comprends au quart de tour ? Voyons, c'est inconcevable. Je n'imagine pas ça de moi, personne, y compris ma femme, n'imaginerait ça de moi ; un étranger n'imaginerait pas ça de moi ! Quelle affreuse idée... Je n'ai qu'à rester debout, c'est plus simple et plus convenable, et puis au moins, comme ça j'avance, je recule ; j'avance, je fais marche arrière ; je patauge dans mon affaire, je vis ce désir effréné de tout raconter à ma femme – sans mentionner Siham, bien sûr –, je lui communique ma bonne humeur, je la fais rire, elle me fait rire aussi, pour l'amuser je lui rapporte les derniers persiflages en vogue, sans sentir le poids de ses reproches et de ses remontrances. Je suis moi-même, et pourquoi pas, pourquoi pas, bon Dieu ? Est-ce que je suis condamné à rester en plan, à ne jamais prendre mon essor ? Je veux vivre, rire, m'envoler, je veux rire en cachette avec Siham et même échanger des regards tendres avec elle. Je n'irai pas plus loin... » Une ombre de concupiscence se lit sur son visage. Au souvenir des lèvres carmin de Siham, de ses seins pleins de vie, de son visage doux et frais, il manque de partir à la renverse. Mais il se rappelle alors que la soirée est finie : Siham a dû s'évaporer comme le font ses beaux souvenirs face à la porte de sa maison. Il avale sa salive : « Est-ce que vraiment je n'irai pas plus loin avec elle ? Siham est une femme belle et sympathique, elle aime rire et s'amuser... » D'un hochement de tête il balaye cette pensée de son esprit. « Qu'est-ce qu'il me prend ? » Que va-t-il dire à sa femme ? Qu'il était à une soirée, qu'il a bu, qu'il est resté à côté de Siham, sans faire cas des autres femmes qui étaient là ? Certainement pas. Va pour la soirée, mais sans Siham, qui a failli faire lâcher son cœur avec ses regards, ses mouvements, sa malice, son corps regorgeant de désir sous sa robe bleue. Il va de soi que tout cela disparaîtra dans son compte rendu. Mais que dire d'autre ? La soirée, c'était Siham ; sans elle, elle n'aurait pas valu une épiluchure d'oignon. « Je suis vraiment dans le pétrin. Siham est un élément incontournable de la soirée – que dis-je, de la vie ! Une soirée ne saurait avoir lieu sans elle. Tu n'as qu'à essayer d'imaginer n'importe quelle soirée terne et fade sans Siham... Elle est l'âme de la soirée. » Il prend une mine sérieuse et comique : « Dans mon rapport, je supprimerai tout ce qui touche à Siham. » Voilà qui est clair. Restent les vapeurs d'alcool qu'il dégage : pendant qu'il demeure planté là, elles pourraient bien parvenir jusqu'à la chambre de sa femme et la réveiller. Il se rembrunit : « Va pour la soirée, je n'ai pas d'autre solution. Si je lui parle d'une réunion, je ne ferais qu'aggraver mon cas. Il n'y a qu'à me regarder, cela saute aux yeux que j'étais à une soirée. Pourquoi raconter une histoire cousue de fil blanc... Qui y avait-t-il à cette soirée ? Je psalmodierai un à un les noms de mes collègues, Akram, Anis, Khalil, Nadim, toute la bande, quoi. Une soirée impromptue – il pouffe de rire – oui, oui, impromptue. » Il ajoute en plaisantant : « Un imprévu excellent et fort revigorant. » Mais il pense : « Et si ma femme demandait des éclaircissements à mes poltrons de collègues et que l'un d'eux prononce les noms des femmes qui étaient là ce soir... Ce serait un drame ! » Cependant il écarte cette idée de son cerveau en se disant que sa femme est au-dessus de ça, qu'elle n'irait jamais s'enquérir de choses aussi puérides. Subitement il prend un air furieux : « Mais est-ce que j'ai tué quelqu'un ? Qu'est-ce que j'ai fait pour ne plus oser ouvrir la porte de ma maison ? C'est pourtant ma maison, et pas celle d'un autre... – il fonce les sourcils. Voilà que je mendierais l'accès à ma maison, ma maison à moi ? » Le regard lourd de réprobation, il poursuit : « Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Est-ce que cette maison est à moi ou bien à quelqu'un d'autre ? Quelqu'un se la serait-il accaparée tandis que moi, je n'oserais pas rentrer pour chasser le coupable... Mais qui a dit ça, bon Dieu ? Quelle vie ! Qui pourrait croire tout ça... » Il se gratte le menton en

réfléchissant : « Que se passerait-il réellement si quelqu'un s'avisait de me confisquer ma maison ? Est-ce que j'oserais l'affronter ? » Il devient enragé : « Et comment ! J'arracherais ses yeux de leurs orbites. Parce que cette maison est à moi – il touche la façade de pierre de la maison avec tendresse, on dirait qu'il implore la bienveillance et l'assentiment d'autrui. J'ai tout ici : ma femme, mes enfants, mon repos, mes souvenirs, mon avenir... » Sa sensibilité s'affine, comme si les brumes de l'alcool avaient quitté son cerveau. Penché contre le mur, le corps relâché, il s'arrête de penser quelques instants. « Voilà qu'au bout de quelques heures, la maison me manque énormément. Je n'ai pas peur d'elle, je m'inquiète pour ceux qui s'y trouvent. Ma femme est peut-être en train de dormir ou de m'attendre. J'ai peur de rentrer. Je me connais, je ne sais pas mentir. Je ne dirai pas tout, mais mon visage me trahira et je me mettrai à bafouiller. Eh bien, je lui dirai *J'étais à une soirée* et j'irai me coucher. Je veux dormir pour tout effacer et faire de beaux rêves. Seulement, il faut d'abord que je rentre... » Il sort à nouveau la clef de sa poche, la considère un moment : c'est une clef comme toutes les autres, il n'y a qu'à la tourner dans la serrure pour rentrer. Et pourtant non ! La fatigue se lit nettement sur son visage. Il pourrait s'endormir debout... « Vais-je entrer maintenant ? Je tombe de sommeil, c'est ma meilleure excuse. Personne ne viendra m'interroger dans l'état où je suis, je ne risque pas d'être collé à l'examen ! C'est simple, je m'affale sur mon lit, je m'endors comme une brute et, qui sait, me voilà absous... Magnifique ! » Puis voilà qu'il ne sait plus... « Mais qu'advient-il de moi si je retrouve mes esprits en voyant ma femme qui m'attend telle une tigresse ? Sûr que je retrouverai mes esprits : les anges du sommeil détailleront à toutes jambes et je me retrouverai coincé. Non, non, ma femme n'est pas une tigresse, c'est une personne douce et charmante. Alors pourquoi est-ce que je n'entre pas ? » Il est mort de fatigue et le flot de pensées lancinantes qui l'assaillent ne cesse de grignoter ses ressources. Il ouvre les yeux ; à la façon dont il se tient, on dirait qu'il est condamné à rester debout à côté de la porte de sa maison à attendre la délivrance. Ce faisant, alors que ses pensées s'embrouillent de plus en plus, il se dit : « Ça ne fait rien, bientôt ma femme va ouvrir la porte et sera surprise de me trouver là sur le palier ; alors je rentrerai. » Constatant qu'il est en train de passer sa soirée près de la porte de sa maison, il rit de lui-même, quand soudain la porte s'ouvre pour de bon. Les cheveux en désordre, sa femme apparaît, vidée par l'angoisse, l'insomnie et la frayeur. Aussitôt qu'elle le voit, l'étonnement écarquille ses prunelles et un sourire se met à flotter sur son visage ridé.

— Je suis bien contente de te voir, lui dit-elle avec un accent de joie mêlée d'appréhension et d'impatience. J'étais inquiète... Dieu merci, tu es rentré. Viens, le petit déjeuner est prêt.

Elle lui prend la main et l'entraîne gaiement.

— J'ai eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose, à Dieu ne plaise, ou que tu aies décidé de t'en aller pour toujours.

La dernière phrase le fait sortir de sa stupeur. D'une voix faible, presque éteinte, il s'étonne :

— M'en aller pour toujours ? Mais où ça ? Et pourquoi ?

Il part d'un petit rire en observant sa femme et l'intérieur de la maison d'un air avide et médusé. Puis il reprend, avec comme un érailement dans la voix :

— C'est ici qu'est ma maison, ici qu'est ma vie...

Et il répète ces mots plusieurs fois, les yeux pleins d'amour pour sa femme qui vient de retrouver sa beauté et son éclat.

—R. B.